

"Bref" 26 oct. 46. art. de Jean Pierre Morphe



Jean-Louis Barrault dans "Hamlet"

Jeanine Crispin ne semble en avoir pris que l'extérieur.

### Bonjour, doux prince...

La guerre des Hamlet est ouverte. Mais on sait, dès le début, qu'elle aura lieu sans passion, puisque Jacqueline Bouvier interprète *Orphée* chez Jean-Louis Barrault, tandis que Marcel Pagnol, son mari, donne au Français une adaptation que jouera Pierre Blanchard.

Les grandes œuvres classiques étrangères sont assimilables en tous points aux opéras. On y va, non seulement pour assister aux prises de rôles, mais encore pour découvrir, dans les adaptations, ces éclairages nouveaux que donnent les chefs d'orchestre.

Jean-Louis Barrault, qui a déjà été l'Hamlet de Laforgue et celui de Guy de Pourtalès, apparaît maintenant, dans le même pourpoint noir, dans l'Hamlet d'André Gide. Il y retrouve cette autorité dans l'incertitude, cette émotion profonde, sous ce masque d'artifice, qui avait marqué ses précédentes interprétations. Il est impossible d'être plus près du personnage; il est impossible de donner d'un personnage, recouvert par cinq siècles de littérature, par les commentaires des professeurs et les lithographies de Delacroix, une expression qui doive moins à la littérature et aux images de la tradition. Jean-Louis Barrault donne actuellement la plus parfaite définition du théâtre que l'on puisse rencontrer. Le

théâtre n'est ni une chaire de faculté, ni un monastère, ni un lieu de combat. Il est seulement une vérité humaine, et c'est de cette juste traduction du caractère que naissent l'émotion du spectateur et les interrogations profondes de la littérature et de l'histoire. Avec son intelligence, avec son corps, avec son âme, l'acteur trouve dans son texte la densité et le mouvement humains qui y sont contenus. Et il les restitue exactement, avec tous les secrets et toutes les nuances. C'est le modèle que donne Jean-Louis Barrault, par une traduction intime et totale de toutes les âmes diverses qu'un orage de vengeance dévore dans Hamlet.

Jean-Louis Barrault avait pour le servir le texte merveilleux qu'André Gide a écrit avec la main de Shakespeare. On reste surpris d'un sens théâtral étonnant dans la langue de Gide. Sa traduction, qui suit de tout près le texte, trouve à chaque fois le mot dont, non seulement le sens, mais la forme, suivent exactement l'action. Le souci d'harmonie, de plastique verbale qu'on admirait dans *Antoine et Cléopâtre* se retrouve ici, joint à un instinct de violence, qui est d'autant plus juste qu'il suscite encore cette plastique et cette harmonie dans les effets les plus directs.

Si l'ensemble du spectacle paraît quelquefois un peu lointain et dépourvu de contact humain, privé d'échange entre la salle et la scène, peut-être faut-il en accuser l'ampleur et les velours du Théâtre Marigny et la froide

beauté des décors et des éclairages de lumière diluée d'André Masson, ainsi que la sobriété, qui atteint quelquefois la confiance, de Renard et de Marie-Hélène Dasté. Brunot tire le meilleur parti du rôle facile de Polonius et Jean Desailly apporte au drame le pur visage de l'amitié qui éclaire le rôle d'Horatio.